

845
Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXIX^e ANNÉE

REVUE

DES

ÉTUDES ANCIENNES

Paraissant tous les trois mois

TOME IX

N^o 4

Octobre-Décembre 1907

P. PERDRIZET

Les fouilles de Delphes :
principaux résultats.

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Grenoble : A. GRATIER & C^{ie}, 23, GRANDE-RUE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Lausanne : F. ROUGE & C^{ie}, 4, RUE HALDIMAND

Rome : LOESCHER & C^{ie} (BRETSCHNEIDER & REGENBERG), 307, CORSO UMBERTO I

Paris :

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

Bibliothèque Maison de l'Orient



150090

LES FOUILLES DE DELPHES

PRINCIPAUX RÉSULTATS¹

Messieurs,

Je croyais avoir été suffisamment payé des peines de mon travail à Delphes par les joies inoubliables que nos trouvailles m'y ont données. Voici qu'aujourd'hui m'échoit une autre récompense, que je n'ai pas cherchée, l'honneur redoutable de parler de Delphes devant vous. Permettez-moi de dire que cet honneur aurait dû aller à un autre, à l'homme extraordinairement actif, entreprenant et habile, au savant pénétrant à qui revient toute la gloire des fouilles de Delphes, M. Théophile Homolle.

Si ma tâche, dans ces fouilles, fut modeste, j'ai le plaisir de penser qu'elle est terminée. Elle consistait à étudier la poterie, les terres cuites, les petits bronzes et autres antiquailles. Le volume qui concerne cette partie de nos découvertes et qui forme l'un des tomes de cette publication des *Fouilles de Delphes*, que les archéologues attendent avec une si juste impatience, aura fini de paraître cet hiver.

Nous nous arrêterons d'abord, si vous le voulez bien, devant ma vitrine. Aussi bien contient-elle les débris les plus anciens que le sol de Delphes nous ait livrés. Ils prouvent que les origines du sanctuaire pythique remontent à une antiquité très reculée, comme les origines de la plupart des autres sanctuaires de la Grèce, celui d'Athéna sur l'Acropole, celui des deux Déesses à Eleusis, celui d'Héra près Argos, celui de Poseidon à Calaurie, celui d'Apollon et d'Artémis à Délos.

Il n'en est pas de même du sanctuaire d'Olympie. Si haut que l'on fasse remonter l'Héræon d'Olympie, il n'en reste pas moins postérieur à la période mycénienne, puisque les fouilles d'Olympie n'ont pas donné de leçons mycéniens. Les poteries préhistoriques exhumées naguère à Olympie prouvent simplement que, des milliers d'années avant que des sacrifices aient été offerts par des Grecs dans l'Altis, il avait été l'emplacement d'un village de sauvages; autrement dit, entre les poteries préhistoriques d'Olympie et l'Héræon, il y a une énorme solution de continuité.

1. Conférence donnée à Bâle le 27 septembre 1907, dans la séance de clôture du XLIX^e Congrès des philologues allemands (*Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner*), auquel M. Perdrizet avait été invité par le Comité d'organisation.

La haute antiquité que le mythe attribuait à l'oracle pythique permettait de prévoir que, sous les ruines de la période historique, des fouilles complètes découvriraient à Delphes des vestiges de la période préhistorique. Les cultes de Gè, de Poseidon, du héros Pyrrhos, qui persistèrent, plus ou moins atrophies, à côté du culte triomphant d'Apollon, paraissaient *a priori* dater d'une époque très ancienne. Les fouilles ont confirmé pleinement ces prévisions. Elles ont donné des monuments mycéniens en grande abondance, quelques objets importés de la Crète minoenne, et même des instruments néolithiques.

Il n'était pas à espérer que l'on remonterait plus haut que le néolithique : car le paléolithique ne se trouve pas en Grèce, pas plus qu'en Scandinavie ou qu'en Armorique. La plus ancienne couche néolithique de Cnossos, que M. Evans n'hésite pas à faire remonter jusqu'au XII^e millénaire avant notre ère, repose sur le sol vierge. Les instruments néolithiques découverts à Delphes ont été ramassés de-ci, de-là, dans toute l'étendue des fouilles, sans que nous ayons trouvé nulle part de couche néolithique intacte. Presque tous proviennent du sanctuaire d'Apollon. Il faut donc admettre que ce sanctuaire a succédé, comme le palais de Minos, à une station de l'âge de la pierre polie.

Si l'on entend par préhistoire l'époque antérieure à l'écriture, le mot s'applique mal à la civilisation minoenne, dont nous possédons tant de documents écrits. L'un de ces documents avait été recueilli à Delphes même, par feu le professeur Rhoussopoulos, bien avant les découvertes de Cnossos : c'est une hache de bronze sur laquelle sont gravés deux pictographes. L'objet a été donné à l'Ashmolean Museum par sir John Evans. Il faut rapporter à la même période et à la même civilisation que la hache d'Oxford un fragment de pierre sculptée, trouvé en 1894 dans les fondations du temple d'Apollon. La matière est un calcaire dur, blanc jaunâtre, qui semble de la pierre lithographique. On reconnaît le mufler, grandeur nature, d'un carnassier, lion ou dogue. La tête à laquelle ce mufler appartenait devait servir de bouche de fontaine ou de rhyton, car l'objet est creux et les lèvres sont percées d'un trou. Une pièce rapportée figurait les naseaux. Le travail est des plus soignés ; la surface est admirablement polie, le creux des naseaux découpé avec précision, le modelé d'un réalisme nerveux qui touche à la sécheresse. Ce fragment, aussi singulier comme style que comme matière, était resté pour nous une énigme jusqu'au jour où M. Arthur Evans fit connaître la tête de lionne du palais de Cnossos. Il n'est pas douteux que notre fragment ne provienne d'une tête identique à celle de Cnossos : M. Evans et M. Karo en sont convaincus comme moi. Et voilà que ce morceau presque informe, maintenant qu'il a révélé son secret, prend place parmi les plus importantes découvertes de Delphes. Il forcera les plus sceptiques à reconnaître qu'il y avait une âme de vérité dans les tradi-

tions concernant les rapports de la Crète et de Delphes à l'époque mythologique. Preller, dans ses *Delphika*, a montré quelle part singulière les Crétois, particulièrement ceux de Cnossos, tiennent dans l'histoire légendaire de Pythô : un Crétois, Charmanor, aurait purifié Apollon du meurtre de Python; un autre Crétois aurait remporté la première victoire pythique au concours du chant; le cantique delphique, le péan, serait d'origine crétoise; enfin l'hymne homérique à Apollon Pythien raconte que le dieu avait préposé à la garde du temple de Delphes, une fois qu'il eut été bâti par Trophonios et Agamédès, une colonie de Crétois de Cnossos, Κρητες ἀπὸ Κνωσοῦ Μινωῶν. La découverte, dans les fondations du temple, sous le mystique ἄδυτον, d'une sculpture minoenne, confirme d'une façon vraiment saisissante le témoignage de l'hymne homérique. Nos mains profanes peuvent toucher la relique d'un des vases liturgiques dont se sont servis, dans leurs cérémonies mystérieuses, les prêtres venus de l'île experte aux rites. Nous avons trouvé, d'autre part, dans le sanctuaire d'Apollon, sous le temple et aux abords de l'autel, un couvre-ventre en bronze, genre d'armure qui n'est guère connu qu'en Crète, et un certain nombre de minuscules bipennes de bronze, talismaniques ou votives, qui paraissent indiquer la survivance à Delphes, jusqu'à l'époque archaïque, du culte minoen de la double hache. Je persiste à croire qu'il faut mettre en corrélation le nom bizarre de Λάδου, le néocore eunuque du temple de Delphes, l'inventeur du γυνῶθι στυτόν et l'éponyme probable de la phratrie des Labyades, avec le nom du Palais de la double hache (λαδύρινθος) et le culte de la bipenne (λάδρος). Les cultes aniconiques et fétichistes, dont les fouilles de Crète ont révélé l'importance au II^e millénaire avant notre ère, survécurent à Delphes jusqu'à la fin du paganisme avec l'ἔμφραλος, avec la pierre de Cronos, avec le platane sacré d'Agamemnon. En somme, il est difficile désormais de douter de l'existence d'un élément crétois dans l'amalgame delphique.

La légende d'Apollon le met en rapport plus encore avec la Thessalie qu'avec la Crète. Et la géographie explique la légende. Delphes est sur la route qui, par les Thermopyles et la Béotie, mène directement de la Thessalie dans le Péloponnèse. Je me rappelle avoir vu à Castri, en 1897, le défilé lamentable des paysans de la Thessalie qui fuyaient devant les Turcs victorieux; ils se hâtaient vers l'échelle d'Itéa, prêts à s'embarquer pour la Morée à la première alerte. On pouvait s'attendre à trouver à Delphes, dans les couches profondes du sanctuaire, des débris de ces poteries très anciennes, de style bien caractérisé, comme les recherches récentes en ont fait connaître en Thessalie. Nous n'avons rien trouvé de tel. Sur les rapports très anciens de Delphes avec la Thessalie, nos fouilles n'ont apporté aucune donnée, je veux dire aucune donnée archéologique.

A l'époque mycénienne, Delphes était déjà, comme à l'époque classique, à la fois un sanctuaire et une ville, une ville sans murailles. Et déjà les habitants enterraient leurs morts dans la partie occidentale du *κοῖλον* dont le sanctuaire d'Apollon occupe à peu près le centre, au lieu dit à l'époque romaine *Pylæa*, et antérieurement *Thyia*, *Thystion*. La plus grande des tombes mycénienes que nous ayons rencontrées paraît avoir été la sépulture d'un *ἄναξ* : c'est une tombe à coupole et couloir creusés dans le schiste ; les *κτερίσματα*, dague, fibule, rasoir, poterie, la datent de la fin de l'époque mycénienne. D'une façon générale, la poterie mycénienne de Delphes est de la dernière période, de cette période de transformation où l'on voit les éléments décoratifs empruntés à la vie faire place à la décoration géométrique.

Il est remarquable que nous n'ayons trouvé de poterie mycénienne, exception faite pour les tombes, que dans les deux sanctuaires, celui d'Apollon et celui d'Athéna ; ensuite, que des deux sanctuaires, ce soit celui d'Apollon qui en ait donné de beaucoup la plus grande quantité ; enfin, que les tessons trouvés dans le sanctuaire d'Apollon l'aient été surtout dans la partie du sanctuaire qui s'étend devant le front Est du temple, autour du grand autel, jusqu'au mur d'enceinte. Toute cette partie du sanctuaire était, immédiatement au-dessus du sol vierge, couverte d'une couche épaisse de terre noire, faite de cendres, de débris d'os, de détritus organiques et farcie de tessons mycéniens.

Le même endroit nous a livré quelques statuettes mycénienes de terre cuite ; deux ont été trouvées dans les fondations du temple d'Apollon. Or, toutes ces statuettes sont des images féminines. L'une représente une déesse trônant. Il y aurait lieu d'en être surpris, si ces statuettes étaient postérieures à l'établissement du culte apollinien à Delphes. Mais elles datent de l'époque préhistorique, où le sanctuaire de Delphes était consacré à la Terre. Peut-être a-t-on le droit de supposer qu'elles représentent ou bien *Gé*, l'antique divinité pélasgique, qui la première rendit des oracles à *Pythô*, ou bien la fille de *Gé*, *Thémis*, à qui le sanctuaire passa et qui en fut dépossédée par Apollon. Il est remarquable que les divinités qui ont possédé Delphes avant Apollon aient été des divinités féminines. Les Mycéniens semblent avoir adoré surtout des déesses, probablement des déesses agraires, chargées d'assurer la fécondité des champs, du troupeau et de la famille. Ainsi s'expliquerait qu'à l'époque historique les divinités poliades de la Grèce aient été en majorité féminines, et qu'à Olympie, par exemple, l'*Héræon* soit tellement plus ancien que le temple de Zeus. Cette explication reste vraie même si les statuettes féminines représentent non pas des déesses, mais des orantes ; car c'était aux femmes surtout que devait être confié le culte des divinités de la fécondité.

Sur cette couche mycénienne qui s'étend devant le temple, aux

abords du grand autel, se sont rencontrés en grande abondance, par stratifications régulières, des tessons géométriques, protocorinthiens et corinthiens, mêlés à des fragments de bronze très archaïques. Tessons et bronzes proviennent des vases qui servaient au culte. Les petits animaux votifs de terre cuite et de métal, chevaux, bœufs et moutons, dont on a trouvé un si grand nombre dans la plupart des sanctuaires grecs, sont à Delphes en quantité très petite. Le dieu, apparemment, ne se contentait pas d'offrandes si minimales, et surtout, il ne s'intéressait guère à l'agriculture et à l'élevage des troupeaux; il avait autre chose à faire.

Mais en voilà assez sur les « Kleinfunde ». Je passe aux résultats auxquels nous sommes arrivés concernant les belles époques de l'histoire de l'art grec, le vi^e, le v^e et le iv^e siècle.

La première question qui se pose est celle de la topographie. Et celle-ci est étroitement liée à celle de Pausanias.

Pausanias, depuis les fouilles d'Olympie, a, comme on dit, une mauvaise presse. On lui reproche cruellement ses omissions, ses bévues. Certains même l'accusent d'avoir écrit son voyage en chambre, avec les livres des érudits et des voyageurs antérieurs. Comme il ne mentionne guère de monuments plus récents que le iii^e siècle avant notre ère, on le soupçonne de s'être surtout servi d'ouvrages du commencement de la période alexandrine, tels que ceux de l'épigraphiste Polémon. Les fouilles de Delphes ont versé beaucoup de faits nouveaux au procès de Pausanias. Quel jugement nous font-elles porter sur l'accusé?

Je crois, pour ma part, que Pausanias a vu Delphes et qu'il l'a décrit avec les notes qu'il y a prises.

Si Pausanias avait décrit Delphes à l'aide des livres, il aurait donné du sanctuaire une description complète, il n'aurait rien omis d'important. Or, il a omis des monuments considérables, qui sont connus par les fouilles, comme le « Bouleutérion », l'ex-voto de Daochos, la chasse d'Alexandre, ou dont l'existence est attestée par des témoignages littéraires, comme les trésors de Massalia, d'Agylla, de Spina, d'Acanthe, de Clazomène. La raison de ces omissions, c'est, tout bonnement, que les monuments en question ne se trouvaient pas sur le chemin que Pausanias a suivi dans son tour à travers le sanctuaire. On peut déterminer ce chemin avec précision. De la grande entrée du téménos jusqu'à la façade orientale du temple, c'est la Voie Sacrée; du parvis oriental à la Lesché, c'est une route en forme d'S, ayant aux deux extrémités le temple et la Lesché, aux deux boucles l'héron de Pyrrhos (dit de Néoptolème) et la fontaine Cassotis. Pausanias n'a pris note que des monuments que son guide lui a fait remarquer le long de ce parcours.

Il est vrai que sur ce parcours se trouvaient des monuments que

L'on s'étonne qu'il n'ait pas mentionnés : ainsi, sur le parvis du grand autel, ἐν ἐπιφανεστάτῳ τόπῳ τοῦ ἱεροῦ, l'ex-voto commémoratif de la victoire d'Himère. Mais cette omission même m'a toujours paru un argument en faveur de l'« autopsie » de Pausanias. On a, en effet, de bonnes raisons de croire que Polémon et qu'Alexandridas avaient parlé du monument de la victoire d'Himère. Si Pausanias avait fait sa description avec les ouvrages de Polémon et d'Alexandridas sous les yeux, il n'aurait pas omis, lui si soucieux du patrimoine de gloire de l'Hellade, ce monument qui commémorait l'une des plus grandes victoires que l'Hellénisme ait remportées sur la Barbarie. Il n'en a rien dit, parce qu'il a passé à côté sans le voir : les bases élevées par Gélon et ses frères avaient, depuis beau temps, été dépouillées, et l'inscription dédicatoire était cachée à Pausanias par les stèles que l'on avait scellées, depuis le IV^e siècle, dans les emmarchements du monument.

Mais comment expliquer que Pausanias ait omis de mentionner, près du grand autel, à l'angle même du mur polygonal, la colonne triangulaire des Messéniens, sœur jumelle de celle d'Olympie? sur le parvis du temple, des monuments de taille aussi imposante que ceux de Prousius et de Paul-Émile, ou que la colonne en forme d'acanthé? Quoiqu'il ne soit pas entré dans l'enceinte consacrée à la Terre, comment ses yeux n'ont-ils pas été frappés par la colonne de Naxos? Ces ex-voto de haute stature, analogues les uns aux colonnes de la Piazzetta de Venise, les autres au monument qu'Agrippa a planté devant les Propylées d'Athènes, étaient, ce semble, une des caractéristiques artistiques du sanctuaire de Delphes. Dans cette enceinte étroite, dont la superficie ne dépasse pas deux hectares et où les offrandes se pressaient comme brins d'herbe dans le pré, il y en avait de hautaines et d'orgueilleuses, qui montaient d'un grand jet vers la lumière. Pausanias ne nous avait pas fait prévoir cette étonnante végétation. Pourquoi n'en a-t-il rien dit? Car il est peu probable que vers 175 de notre ère, quand Pausanias vit Delphes, ces hautes colonnes, ces piliers élancés fussent déjà ruinés.

De tous les *addenda* et *corrigenda* que les fouilles de Delphes ont faits à la description de Pausanias, le plus important concerne le temple d'Apollon. L'exhumation du temple date de 1893. On s'attendait à retrouver l'édifice du VI^e siècle dont Hérodote a parlé, dont Euripide, dans *l'Ion*, a décrit les métopes, et dont la façade orientale, en marbre blanc, était un don des Alcméonides. La surprise fut grande de trouver, au lieu de ce temple archaïque, un temple du IV^e siècle. On n'aurait pas eu cette surprise, si l'on s'était rappelé les textes de Xénophon, d'Eschine et de Diodore, qui, joints à une inscription connue depuis 1882, attestaient que le temple du VI^e siècle, détruit vers 373 par un tremblement de terre (suivi peut-être d'incendie) fut reconstruit dans le cours du IV^e siècle.

Cinq temples auraient successivement abrité, d'après Pausanias, le culte apollinien. Les trois premiers sont purement fabuleux; le n° 4 aurait brûlé la première année de la 58^e olympiade (548 av. J.-C.); le n° 5, celui que Pausanias dit avoir vu, aurait été bâti par les Amphictyons, avec l'argent du dieu, sur les plans d'un architecte corinthien, Spintharos. On croit généralement que l'erreur de Pausanias consiste à avoir omis de parler du temple qui aurait succédé à celui de Spintharos; autrement dit, on croit que le temple de Spintharos serait celui qui fut bâti au vi^e siècle par les Alcéméonides. Il est peut-être préférable de croire que Pausanias ne se trompait pas quand il écrivait avoir vu le temple bâti avec l'argent du dieu par les Amphictyons sur les plans de Spintharos: car le temple du iv^e siècle fut bien bâti, comme nous l'allons voir, par les Amphictyons avec l'argent du dieu, sous la direction d'architectes corinthiens. Entre le temple n° 4, brûlé en 548, et le temple n° 5, bâti au iv^e siècle, par les Amphictyons, sur les plans de Spintharos, Pausanias aurait omis de parler du temple qu'on peut appeler 4 bis, qui fut bâti au vi^e siècle par les Alcéméonides, sur les plans d'un architecte inconnu. Si l'on admet cette hypothèse, les renseignements donnés par Pausanias au chapitre XIX sur les sculpteurs et les frontons du temple doivent être retenus.

Les fouilles ont livré un grand nombre de textes épigraphiques concernant la comptabilité de l'administration financière du sanctuaire pythique au iv^e siècle. La plupart ont rapport à la reconstruction du temple. S'ils nous étaient parvenus au complet, ils nous feraient l'histoire de cette grande entreprise jusque dans les plus menus détails. Le dallage et les orthostates furent construits en calcaire dur du Parnasse, la colonnade extérieure, les murs au-dessus des orthostates, les épistyles furent construits en tuf. Quant à la colonnade ionique de l'intérieur, qui est en marbre, elle ne date que du iii^e siècle. Les bois de charpente, nécessaires pour les échafaudages, venaient des montagnes du Péloponnèse, par Sicyone, et de la Macédoine; le tuf, des carrières entre Sicyone et Corinthe: on embarquait les blocs à Léchaon, une grue les débarquait sur le môle de Cirrha; pour les hisser jusqu'à Delphes, on se servait, je suppose, non de chariots, mais de rouleaux. Nombre de pierres du temple portent, gravé sur une des faces latérales, le nom d'un des entrepreneurs qui sont mentionnés dans les comptes.

Le temple fut rebâti à l'aide de revenus extraordinaires, souscriptions des particuliers et des villes, puis, à partir de 346, amende payée par les Phocidiens, en punition du pillage du sanctuaire. Les Phocidiens furent tenus quittes envers le dieu après 10 versements semestriels de 30 talents et 12 versements de 10, soit 420 talents en tout, dont 300 en cinq ans. C'est surtout avec l'amende des Phocidiens que les Amphictyons purent reconstruire le temple. En somme, il fut

heureux, pour Apollon, d'avoir été pillé. Les Phocidiens, en volant les offrandes qui depuis des siècles s'accumulaient à Delphes, firent rentrer dans la circulation une masse énorme de métaux précieux, et Apollon fut le premier à en profiter : les offrandes qui lui avaient été dérobées lui revinrent en partie sous forme de numéraire ; or, il avait grand besoin d'argent monnayé pour rebâtir son temple. Car on peut croire que les souscriptions des particuliers et des villes n'y auraient pas suffi. Elles ne semblent pas avoir dépassé une moyenne de quatre talents par an : à ce taux, les travaux du temple auraient pu durer aussi longtemps que ceux du dôme de Cologne. Pourtant, on avait fait appel, d'un bout à l'autre du monde hellénique, à la piété des fidèles. Et Apollon, lui non plus, ne refusait pas la pite de la veuve. A Phlonte, une pauvre femme, Cléonica, donna une obole et demie pour relever le temple. Cette offrande touchante fut gravée comme les autres sur les listes de souscriptions ; le prix payé au lapicide pour les trente-deux lettres qu'avait nécessitées cette mention excéda certainement la somme versée par la donatrice.

Ces documents financiers du IV^e siècle n'intéressent pas seulement l'archéologie et l'histoire de l'architecture : l'histoire économique, la métrologie, la chronologie et même l'histoire générale y trouvent leur compte. Ils font mieux comprendre, par exemple, comment le pillage du sanctuaire par les Phocidiens a permis à Philippe de s'immiscer dans les affaires de la Grèce ; ils font deviner le rôle joué par les hiéronnémons thessaliens, Cottyphos et Colosimmos, Thrasydaos et Daochos, qui ont été, au conseil amphictyonique, les agents secrets, les âmes damnées de Philippe ; ils révèlent enfin les efforts tentés par les Amphictyons pour amener la Grèce à s'unir, à se fédérer. Ces efforts, que la politique macédonienne devait rendre vains, sont attestés par l'abandon à peu près complet des formes dialectales dans les documents de la comptabilité pythique ; par le compromis monétaire que les Amphictyons réussirent à établir entre les systèmes égénétique et attique ; et, finalement, par la frappe, en 338, d'une monnaie fédérale dont les types ne sont ceux d'aucune ville, mais représentent les divinités tutélaires de la confédération, la Déméter des Thermopyles et l'Apollon de Delphes. Mais ces efforts étaient tardifs : au moment même où l'on frappait la monnaie nouvelle, Philippe était vainqueur à Chéronée¹.

De tous les monuments de l'enceinte pythique, le temple d'Apollon était celui dont on attendait l'exhumation avec la plus vive curiosité. Comment était aménagé l'adyton ? Qu'était au juste, dans l'adyton, le tombeau de Dionysos ? Et que penser de la bouche prophétique de la terre, dont les exhalaisons enivraient la Pythie ? Il en faut penser qu'elle n'a jamais existé que dans l'imagination des dévots et

1. Bourguet, *L'administration financière du sanctuaire pythique au IV^e siècle*, p. 162.

des poètes. Aucune fissure ne béait dans le rocher, sous l'adyton. Aucune vapeur n'est jamais montée en cet endroit des profondeurs de la terre. Le sous-sol du temple ne cachait rien de mystérieux. Les prétendus souterrains sur lesquels il était bâti ne sont qu'un agencement des fondations destiné à économiser des matériaux. Quant à l'aménagement intérieur du temple, le seul résultat positif concerne l'omphalos: une inscription du iv^e siècle atteste qu'il se trouvait dans le temple, évidemment dans l'adyton, et qu'il était entouré d'un portique. L'omphalos extérieur, signalé par Pausanias sur le parvis oriental, près du grand autel, a été retrouvé à peu près à l'endroit où l'avait vu le Périégète. Si un omphalos, lisse et pointu, qui a été découvert près du trésor d'Athènes est celui du temple, c'est ce qu'il est impossible de décider.

Le temple du vi^e siècle n'a pas péri tout entier. Le tremblement de terre qui le renversa en 373, détacha des Phédriades une avalanche de rochers qui yint s'écraser dans le téménos de Néoptolème. Plutôt que de déblayer cet amas, les naopes préférèrent le niveler; et, dans la construction de la terrasse qu'ils élevèrent par-dessus, ils employèrent les débris des sculptures qui avaient décoré les frontons du temple ruiné. Nous avons retrouvé ces débris; ils sont trop mutilés pour permettre une restauration. Les uns, en marbre de Paros, proviennent de la façade orientale, que les Alcméonides avaient bâtie de leurs deniers; les autres sont en tuf. Ces sculptures, qui datent les unes et les autres du dernier tiers du vi^e siècle, ne semblent pas avoir été faites par des Doriens. Et ceci nous amène à énoncer un des résultats les mieux assurés de nos excavations, à savoir que nul champ de fouilles, l'Acropole d'Athènes à peine exceptée, n'a livré jusqu'ici autant de monuments d'art ionien archaïque que le sanctuaire pythique, où l'on aurait pu croire que les premiers rôles auraient été tenus, en tout, par les Doriens. Entre tant de monuments archaïques trouvés à Delphes, les seuls qu'il faille inscrire au compte de l'art dorien sont deux statues pareilles, œuvres d'un sculpteur argien du début du vi^e siècle, qui représentent deux jeunes hommes, deux frères, probablement Cléobis et Biton — et quatre métopes de tuf, qui proviennent du trésor de Sicyone et qui datent au plus tard du milieu du vi^e siècle. Celles-là exceptées, toutes les sculptures archaïques que nous avons découvertes à Delphes sont d'art ionien.

Ce résultat, qui ne semble paradoxal que si l'on ignore la prodigieuse expansion de l'art ionien archaïque, sa diffusion en Attique, en Grande Grèce, en Étrurie, à Sparte même avec Bathyclès, et jusqu'en Perse avec Téléphanès, — ce résultat, dis-je, les fouilles faites à Delphes antérieurement aux nôtres le laissaient pressentir. Ni le sphinx de Naxos, dont nous avons retrouvé la tête, mais dont le corps, le chapiteau, la colonne et la base avaient été découverts en 1860 par

Wescher et Foucart; ni le portique d'Athènes, déblayé en 1880 par Haussoullier n'étaient des monuments doriens. Nous y avons ajouté, outre les sculptures du temple des Alcméonides, un groupe de petits édifices en marbre de Paros, grâce auxquels ont été élargies et précisées d'une façon inespérée les données encore si insuffisantes que l'on possédait même après les fouilles d'Éphèse, de Délos et d'Athènes, sur l'architecture et la sculpture ioniennes du VI^e siècle.

Le plus étonnant de ces édifices est sans contredit le Trésor que M. Homolle appelle le Trésor de Cnide. La richesse, pour ne pas dire la surcharge, de cette chasse de marbre paraît avoir fait une impression profonde sur les contemporains. Ce trésor suscita immédiatement, à Delphes même, deux trésors de même matière et de même style, qui furent construits, l'un dans le sanctuaire d'Athéna, l'autre dans le sanctuaire d'Apollon, à côté du trésor même qui lui avait servi de modèle. Pour bâtir ces monuments, il dut, j'imagine, y avoir à demeure, à Delphes, un atelier d'artistes et d'artisans ioniens, probablement des Pariens. Entre temps, ils exécutaient des ex-voto de moindre importance, tels ceux des fils de Charopinos. Et quand les Alcméonides, jaloux de ces bijoux d'architecture et de sculpture décorative offerts au dieu par des cités de deuxième ou de troisième ordre, voulurent que le marbre resplendît à la façade du temple d'Apollon, c'est à cette colonie parienne, selon toute vraisemblance, qu'ils s'adressèrent.

Vous n'attendez pas de moi que, dans le peu de temps dont je dispose, je tâche de dire ce qu'ont appris de nouveau, au point de vue de l'imagerie archaïque, la frise et le fronton du Trésor de Cnide; ni que j'étudie la manière particulière à chacun des deux sculpteurs qui semblent s'être partagé l'ouvrage. Me rappelant que j'ai l'honneur de parler surtout devant des philologues, j'appellerai plutôt votre attention sur les qualités bien ioniennes de narration brillante et animée, d'imagination ample, aisée et féconde dont témoignent ces reliefs. Ces qualités, n'est-il pas vrai, sont tout homériques. Le *Bild* fait songer au *Lied*. Le même esprit de vie et de jeunesse anime ces deux créations successives de l'Ionie, sa poésie épique et sa plastique narrative.

Ce n'a pas été une de nos moindres surprises que d'être amenés à reconnaître que deux de ces Trésors avaient en guise de colonnes, pour supporter l'entablement de la façade, deux statues féminines. Sœurs, par le style, des statues ioniennes de l'Acropole, les *κόραι* des Trésors ioniens de Delphes annoncent, cent ans à l'avance, les *κόραι* de L'Archthéion, de même que les cavaliers qui défilent sur la frise méridionale du Trésor de Cnide ou l'assemblée des Olympiens sur la face orientale sont comme une première pensée de la frise du Parthénon. L'art de Phidias, moins novateur que conservateur, plonge par ses racines dans l'art ionien.

La chaîne qui relie à l'art phidiasque l'art ionien des *κόραι* archaïques

se compose de plusieurs anneaux, dont les fouilles de Delphes ont rendu l'un : c'est le Trésor d'Athènes et ses trente métopes. Nulle autre de nos découvertes n'a fait une impression aussi grande que celle de ce petit édifice, vrai bijou de l'art attique, et que l'Acropole d'Athènes peut envier à Pythô. Je ne fais pas allusion à l'erreur de l'administration hellénique qui, apprenant que les Français venaient de trouver le Trésor d'Athènes, crut qu'ils avaient mis la main sur des monceaux d'or et d'argent et donna l'ordre par télégraphe au préfet d'Amphissa de se saisir de la trouvaille. Je parle des archéologues, qui, par la voix autorisée de M. Studniczka, ont déclaré que le Trésor d'Athènes serait la « pierre angulaire » de l'histoire de la plastique grecque, reliant l'archaïsme à l'art parfait. Si l'on en croit le Moyen-Age, la pierre angulaire dont parle l'Écriture n'aurait été mise en place au temple de Salomon qu'après de longs tâtonnements. Il en ira de même, je le crains, pour le Trésor d'Athènes. Pausanias dit que c'était l'ex-voto commémoratif de Marathon ; mais il est croyable que Pausanias a conclu cela de l'inscription gravée sur la terrasse où s'élève l'édifice : or, cette inscription concernait, ce semble, non pas le Trésor ni son contenu, mais les trophées érigés en contre-bas du Trésor, postérieurement à la construction de celui-ci. On est donc amené à dater le Trésor d'avant Marathon : il commémorerait la victoire remportée en 504 par les Athéniens sur les Thébains et les Chalcidiens. On pensait généralement que le monument commémoratif des succès de 504 était le portique à colonnes de marbre et toit de bois, au pied du grand mur polygonal : comme il est impossible d'admettre que les Athéniens aient dédié à Delphes deux édifices pour rappeler leur victoire de 504, on est obligé de croire le portique d'Athènes plus récent que le Trésor. Mais cette conclusion ne laisse pas que d'inquiéter, étant donnée la paléographie de la dédicace du portique.

L'étude archéologique du Trésor, au point de vue de l'architecture et de la plastique, nous tirera-t-elle de ces perplexités ? Il ne le semble pas, jusqu'ici du moins. Le Trésor d'Athènes, à considérer ses formes architecturales et sa décoration sculptée, paraît à peu près contemporain du temple d'Aphaïa à Égine : mais la date de celui-ci flotte entre 500 et 470. Les métopes du Trésor, d'autre part, ont des analogies surprenantes avec les vases à figures rouges de style sévère, signés d'Euphronios et d'Euthymidès : mais la chronologie des vases attiques, malgré les fouilles de l'Acropole, reste flottante elle aussi, et l'on ne peut dire si les vases signés d'Euphronios ont été fabriqués avant ou après Marathon. Il est clair que l'importance archéologique du Trésor d'Athènes serait singulièrement accrue si l'on arrivait à déterminer avec certitude la date de ce monument. On en doit dire autant de la statue du Cocher, la plus belle de toutes celles que le sol de Delphes nous a rendues, et, assurément, le plus beau bronze qui

soit parvenu de l'Antiquité. Ne nous dissimulons pas que, pour mettre à leur place dans le développement de la plastique grecque les métopes athéniennes et le Cocher, nous ignorons trop de choses. Mais cette ignorance ne doit nous gêner nullement pour goûter le charme irrésistible de ces œuvres, leur saveur franche et fraîche. Tantôt, la frise du Trésor de Cnide nous faisait penser d'Homère : le Cocher n'est-il pas une évocation des jeunes hommes chantés par Pindare? Et n'est-ce pas une coïncidence merveilleuse que la découverte, à deux ou trois ans d'intervalle, d'abord des métopes athéniennes, puis des poèmes de Bacchylide? Si les recherches archéologiques n'étaient pas, chez nous, un peu trop unilatérales, on aurait remarqué que les métopes du Trésor d'Athènes, qui racontent les exploits du jeune Thésée, sont identiques, par le sentiment, par l'émotion, au *Thésée* de Bacchylide.

Le succès des fouilles de Delphes a dépassé toute espérance. Avant qu'elles fussent commencées, il était généralement admis qu'elles ne profiteraient pas beaucoup à l'histoire de l'art. Voici comment s'exprimait, en 1892, dans un rapport sur l'École française d'Athènes, l'un de nos hellénistes : « Que produiront ces fouilles? Les creux du rocher qui forme le sol de Delphes, bien moins favorables que les sables de l'Alphée à la conservation des œuvres d'art, nous rendront-ils, avec les inscriptions qu'on est certain d'y trouver, quelques beaux restes de l'architecture et de la sculpture? C'est ce qui échappe à nos prévisions. »

Il semble vraiment qu'aux fouilles préside une Tyché malicieuse, qui s'amuse à démentir les prédictions de la prudence. On s'attendait à ce que le butin ramassé à Delphes fût surtout épigraphique : c'est le contraire qui est arrivé. Sans doute, l'épigraphie n'a pas été mal partagée; et M. Nikitsky, dans un article russe où il ne nous ménage pas les coups de nagaïka, a tort de dire des 1,500 inscriptions delphiques que nous avons ajoutées aux 1,156 déjà connues : « Franchement, on s'attendait à mieux! » Le cippe des Labyades, les hymnes avec notation musicale, le péan à Dionysos, le dossier des naopes, celui des technites dionysiaques, celui de la Pythaïde, la loi, encore inédite, relative au taux de l'intérêt, sont des documents de tout premier ordre. Mais il faut reconnaître qu'en fait d'épigraphie comme d'archéologie, nous avons trouvé ce que nous n'espérions pas, et que nous n'avons pas trouvé ce que nous attendions. Dans le grand sanctuaire panhellénique, où étaient conservées, nous dit-on, les archives de la Grèce, nous n'avons découvert aucun traité. Dans ce temple où ont été rendus tant d'oracles, nous n'avons trouvé qu'un oracle, la réponse d'Apollon à une femme stérile qui voulait avoir un enfant.

PAUL PERDRIZET.